

La fille, la mère et la ville

Geneviève Letarte

Number 75, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letarte, G. (2019). La fille, la mère et la ville. *L'Inconvénient*, (75), 59–63.

La fille, la mère et la ville

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

L'écrivaine new-yorkaise Vivian Gornick occupe une place bien à elle dans le monde des lettres américaines. D'abord journaliste, elle a travaillé longtemps au *Village Voice*, et ses articles ont aussi paru dans divers journaux tels que *The New York Times*, *The Nation* et *The Atlantic Monthly*. Activiste, elle a largement contribué à l'éclosion du mouvement féministe new-yorkais, mené par des figures comme Shulamith Firestone, au début des années 1970. Elle a aussi eu une carrière de professeure, ayant enseigné notamment au Hunter College et à la New School à New York. Mais Gornick est surtout l'auteure de plus d'une dizaine de livres dans lesquels elle oscille entre l'essai, la critique littéraire et l'autobiographie. Dans ses essais, elle s'est intéressée au communisme américain, au féminisme, à la place des femmes dans la science, ou à des sujets plus spécifiquement littéraires comme le roman à l'ère du postféminisme (*The End of the Novel of Love*, 1997) ou l'art du récit non fictionnel (*The Situation and the Story*, 2001). Mais ce qui la caractérise surtout, c'est le *personal narrative* qu'elle pratique à merveille en explorant la mince ligne qui sépare la réalité de la fiction, la vie individuelle de la vie collective, comme pour affirmer encore et toujours que « le privé est politique ». Qu'elle nous parle de sa relation avec sa mère et de son enfance dans le Bronx (*Fierce Attachments*, 1987), de ses apprentissages de jeunesse (*Approaching Eye Level*, 1996) ou des rues de Manhattan et de leurs habitants (*The Odd Woman and the City*, 2015), Vivian Gornick a toujours pour projet de passer par l'expérience personnelle pour observer le monde et le donner à voir.

Le plus récent titre de Gornick traduit en français, *La femme à part* (Rivages, 2018), figure sur la liste des finalistes pour le Femina étranger. Ce livre est en quelque sorte le pendant d'un autre de ses livres, traduit récemment : *Attachement féroce* (Rivages, 2017). Bien qu'écrites à trente ans de distance, les deux œuvres forment une sorte de diptyque, ce qui explique sans doute qu'on en ait privilégié la traduction alors que d'autres mériteraient certainement de voir le jour en français. Mais soyons raisonnable, il est déjà intéressant que la dame reçoive un bel accueil en France, comme en témoigne son récent passage au prestigieux Festival America à Vincennes.

Attachement féroce et *La femme à part* se présentent donc comme les deux parties d'un même projet narratif, qui consiste à raconter les déambulations de l'auteure dans sa ville natale, avec comme vis-à-vis sa mère dans le premier livre, et un vieil ami gay dans le deuxième. Le personnage de la mère, omniprésent dans le premier livre et qui revient sous forme de *flashbacks* dans le deuxième, est d'une grande intensité, et sa présence éclabousse tout sur son passage, y compris la narratrice, qui se soumet malgré elle à cette femme brillante, douloureuse et théâtrale (tchékhovienne), avec qui elle n'a au fond jamais cessé de vivre : « Elle s'est couchée sur le canapé, les bras croisés sur le front. Je m'installe dans le fauteuil voisin. Le canapé et le fauteuil sont disposés comme ils l'étaient déjà dans le Bronx. Elle a été allongée sur ce canapé et j'ai été assise dans ce fauteuil pendant toute notre vie ou presque. »

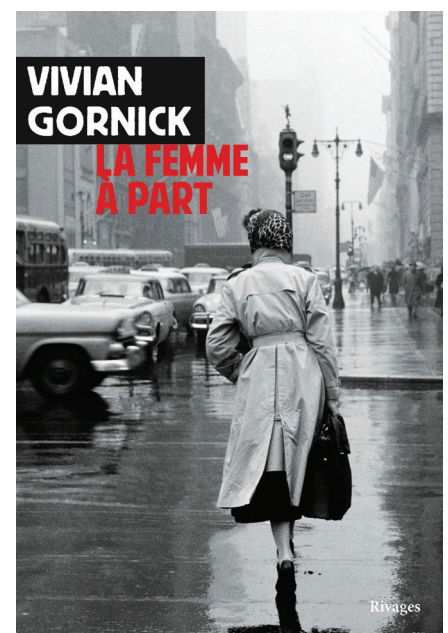
Mais dans le deuxième volet du diptyque, la mère aujourd'hui disparue est en quelque sorte « remplacée » par un ami de la narratrice du nom de Leonard (nom fictif), « un homme gay et spirituel qui sait évoquer son propre malheur avec subtilité » et qui lui sert à la fois d'interlocuteur privilégié et de contradicteur. Comme la mère autrefois, Leonard manie l'ironie au couteau, et il partage avec la narratrice « le même goût pour la politique du préjudice. Le sentiment exalté d'être né dans un ordre social préétabli et injuste flambe en nous. Notre sujet, c'est la vie non vécue ». L'autre chose qui les unit, et qui unissait aussi la fille et sa mère, c'est un fort sentiment d'appartenance à la ville de New York. Qu'il s'agisse du Bronx de l'enfance ou du Manhattan de la vie adulte, New York devient ici un personnage imposant dont on ne peut jamais ignorer l'existence, le fourmillement, les odeurs, les bruits... et les habitants. Présente dans bien des œuvres de la littérature américaine ou d'ailleurs, la Grosse Pomme prend chez Gornick une teinte particulière, dépeinte comme un personnage plein d'humanité ou, plutôt, comme un lieu où les habitants retrouvent ou conservent leur humanité : « La plupart des gens qui vivent ici ont besoin – en grande quantité – des preuves de l'existence, et ils n'en ont pas besoin de temps en temps, mais chaque jour. Ceux qui s'exilent dans des villes plus sages sont capables de s'en passer. Pas ceux qui viennent à New York. » En admirant la galerie de personnages que Gornick met en scène de manière plus ou moins fugace – portiers d'immeuble, chauffeurs de taxi à l'arrêt, vieilles dames aux vêtements élimés, vendeurs de rue – on pense à l'univers de John Cheever, qui lui aussi, dans ses nouvelles, a démontré son attachement à cette ville et à ses habitants, pour la plupart des gens modestes habitués à vivre à l'ombre des riches.

Née de parents ukrainiens et socialistes ayant émigré de Russie à l'époque des pogroms, Vivian Gornick a été vaccinée de bonne heure contre la bourgeoisie. Mais le *clash* des générations se fait tout de même sentir lorsque, se retrouvant avec sa mère dans un *coffee shop* de la 3^e Avenue qu'elle juge abominable, elle entend celle-ci lui rétorquer : « Ma fille si délicate. J'ai grandi dans un appartement où il n'y avait qu'un robinet d'eau froide, les toilettes sur le palier, mais ça, ce n'est pas assez bien pour toi. » Ayant connu une certaine misère à Brooklyn durant son enfance, la mère s'est plus tard mariée avec un homme du Bronx, et c'est là que l'auteure a grandi, dans un logement où les parents dormaient dans une des pièces principales pour céder les chambres aux enfants, et situé dans un immeuble où les voisines se livraient aux commérages aussi bien qu'à l'entraide : « Quelle importance que la voisine s'appelle Ida ou Goldie dès lors qu'il fallait trouver dix dollars, le nom d'une avorteuse ou une épaule pour s'épancher de la dernière dispute conjugale ? La seule chose qui comptait, c'est qu'il y ait une voisine. » Très tôt, la narratrice se met à rêver d'une vie au-delà du Bronx : « Grandir dans le Bronx, c'était comme grandir dans un village. Depuis le début de l'adolescence, je savais que le monde avait un centre, et que j'en étais très loin. Et pourtant, je savais aussi qu'il suffisait de prendre le métro pour se retrouver à Manhattan. Manhattan, c'était l'Arabie. » À

l'âge adulte, Gornick quittera le *borough* de son enfance pour aller vivre enfin dans la vraie ville : « Comme je me voyais évoluer de plus en plus en marge de la société, rien n'apaisait plus mon cœur endolori et révolté que de me promener à Manhattan. Observer dans la rue les cinquante manières que les gens avaient de rester humains, la variété et l'inventivité de leurs techniques de survie, cela permettait de relâcher la pression et au trop-plein de se déverser. » Des années plus tard, sa mère devenue vieille fera elle aussi le grand saut pour aller vivre à Manhattan, dans un appartement où sa fille lui rendra régulièrement visite pour regarder des albums de famille en parlant du passé, que la mère continue d'idéaliser : « Les enfants n'aiment plus leurs parents comme de mon temps. Les voisins ? Il n'y a rien à attendre d'eux. Qui veille sur moi ? Pour ça, Manhattan ne vaut pas le Bronx. » Ce à quoi sa fille lui rétorque : « Votre vie n'était pas meilleure, c'était une vie de déracinés, une vie de pauvres, une vie d'un autre siècle. » « Tu peux dire ce que tu veux, de mon temps, c'était plus humain », insiste la mère. Et la fille d'en rajouter : « De nos jours, l'amour se mérite. Même l'amour filial. »

La relation mère-fille décrite dans *Attachement féroce* se présente de manière crue, parfois violente, et souvent drôle, l'auteure décrivant par des observations acérées les moments passés avec sa mère, leur caractère à toutes deux, leurs allégeances, leurs points communs et leurs différences, mais aussi leur rapport à la ville où se sont déroulées leurs histoires respectives et dans le tissu tentaculaire de laquelle s'ancre leur relation. Déambulant dans Manhattan, le long de rues et d'avenues dont elles connaissent par cœur les *coffee shops*, les *diners*, les cinémas et les synagogues, l'écrivaine d'âge mûr et sa vieille maman commentent la ville tout en commentant leur propre vie, les gens qu'elles connaissent ou ont connus, comme si elles étaient toutes deux les uniques survivantes d'un monde disparu. Ni l'une ni l'autre ne manque d'énergie quand vient le temps de donner la réplique, la mère recourant parfois au yiddish, « la langue de l'ironie et du défi », pour provoquer sa fille, qui ne lui fait pas de cadeau non plus : « Tout ce que j'ai traversé, soupire ma mère. – Tu n'as rien traversé du tout, je rétorque. – Tu es vraiment culottée de me dire ça ! Silence. Colère. Isolement. Mais tout à coup son visage s'éclaire, et elle dit : Tu sais combien coûte la faisselle maintenant ? Tu ne vas pas me croire. Deux dollars cinquante-huit la livre. »

Dans *La femme à part*, Gornick continue d'arpenter les rues de New York, mais seule, cette fois, car sa mère n'est plus. Depuis longtemps célibataire, la narratrice est elle-même devenue vieille, menant une vie sociale néanmoins active, constituée de ses rendez-vous hebdomadaires avec Leonard, d'incursions dans différents cercles d'amis et d'échanges épisodiques avec des voisins ou connaissances rencontrées dans la rue. Parmi les sujets abordés dans ce livre, celui de l'amitié revient souvent, et Gornick s'y intéresse avec humour et lucidité, nous rapportant que « l'écrivain romain Caius avait compris que les difficultés qu'il rencontrait en amitié provenaient de son incapacité à être en paix avec lui-même », ou évoquant « les amitiés entre locataires de [son] enfance, toutes des liens de circonstance », ou déplorant que l'amitié contemporaine ne consiste plus à partager le meilleur de soi-même, mais se fonde sur le partage des émotions négatives :





« Rien ne nous attire davantage vers quelqu'un d'autre que la sincérité avec laquelle nous affrontons notre plus grande honte en sa présence. » Mais il y a peut-être aussi une façon typiquement urbaine (new-yorkaise ?) de vivre l'amitié, nous laisse entendre Gornick, affirmant, d'une part, qu'« il existe deux sortes d'amitié : celle où l'on se remonte mutuellement le moral, et celle où il faut avoir le moral pour voir l'autre » ; et, d'autre part, que « même avec quelqu'un [qu'on n'a] pas vu depuis des années, l'intensité peut renaître et nous conduire à nous voir toutes les semaines pendant six mois ».

Quand elle se trouve chez elle, dans son appartement au dix-septième étage d'un immeuble avec portier, la narratrice baigne le plus souvent dans la « solitude productive » de l'écrivaine : « Je me tiens moi-même compagnie par l'imagination, j'insuffle la vie au silence, j'emplis la pièce avec la preuve de ma propre existence. » Et quand cela ne suffit plus, elle sort pour aller embrasser les rues de Manhattan. Le livre est ainsi parsemé de ces moments où l'auteure arpente la ville du nord au sud en l'observant avec un intérêt sans cesse renouvelé : « Il a plu un peu plus tôt dans la journée, et là, à treize heures, pendant une minute et demie, New York est propre. Les rues brillent dans la faible lumière printanière. Les voitures irradient leur bonheur d'être dépoussiérées. Les vitrines des magasins scintillent avec insouciance. Même les gens ont l'air neuf. » À ces scènes de rue s'ajoutent des descriptions minutieuses de personnages urbains, qu'il s'agisse du « mendiant qui se tient régulièrement devant le supermarché : un type petit et blanc qui a toujours la main tendue, son visage couvert de couperose », ou d'une certaine « Vera, quatre-vingt-dix ans, trotskiste depuis toujours, qui habite un 5^e étage sans ascenseur, et dont la voix a gardé les intonations d'un prêcheur déchaîné », ou encore de « Victor, le dentiste anxieux qui habite [le] quartier depuis des années. Il est grand et maigre, il a une coupe au bol et des yeux marron toujours tristes », et il ne cesse de lui délivrer sa philosophie du lâcher-prise. À New York, en effet, les gens se parlent et s'interpellent constamment, que ce soit entre voisins ou entre

parfaits inconnus, et l'on ne saurait vivre là sans tirer plaisir de ces échanges de circonstance qui constituent un aspect essentiel de la vie, surtout pour les gens solitaires qui, dans la rue ou dans le bus, échangent sans pudeur avec des inconnus sur les sujets les plus divers – l'amour, la politique, la famille – avant de réintégrer leur chez-soi.

La narratrice de *La femme à part* se présente comme une écrivaine, mais elle ne nous parle pas d'écriture, ni de son travail comme professeure, ni de ses activités professionnelles. Elle nous parle d'elle comme d'un être existentiel, d'une passante qui se fond parmi les milliers de personnes croisées dans la rue chaque jour. Et l'on sent sa prédilection pour cet état d'être peu affirmé, passif mais hautement réceptif, qui évoque celui, primitif, de l'animal. Cette femme qui marche dans New York est un être poreux, dont tous les sens sont en éveil, qui laisse monter les réminiscences au rythme de ses pas pour qu'elles se fondent dans le spectacle de la rue. Ainsi Gornick se considère-t-elle comme une flâneuse, au sens où on l'entendait au 19^e siècle : « Quelqu'un qui marche sans but dans la ville afin de retrouver son humanité. » Dans une entrevue réalisée par le Festival America, elle explique que c'est en partie grâce au féminisme qu'elle a embrassé la « littérature du flâneur » : « Depuis 150 ans cette forme de littérature a été dominée par les hommes, mais lorsque le mouvement des femmes s'est implanté aux États-Unis, je me suis rendu compte que j'étais moi-même une marcheuse urbaine, que j'avais toujours marché. Et j'étais désormais consciente du fait que je me sentais dans mon élément lorsque je marchais toute seule n'importe où dans New York. » Cette adhésion à la flânerie rappelle celle de Virginia Woolf dans le texte « Au hasard des rues de Londres » (1927) ou, plus près de nous, celle de la romancière québécoise Gail Scott qui, dans le roman *My Paris*, raconte ses pérégrinations sur les traces de Walter Benjamin dans la Ville Lumière.

À propos du *personal narrative* qu'elle pratique, Gornick explique dans un entretien réalisé par la *Paris Review* qu'elle a su dès la rédaction de son premier livre, en 1973, quel genre de travail elle ferait comme écrivaine. Le livre s'intitule *In Search of Ali Mahmoud: An American Woman in Egypt*, et la genèse en est intéressante. Quand elle était jeune, Gornick a entretenu une relation passionnée avec un Égyptien rencontré en Californie. L'homme recevait régulièrement des lettres de sa mère qui vivait au Caire, et Gornick lui demandait de les lui traduire, devenant de plus en plus fascinée par cette femme et par son milieu de vie. Des années plus tard, un éditeur proposa à Gornick de se rendre au Moyen-Orient pour écrire un livre, et, se souvenant de son ancien amoureux, elle demanda à se rendre plutôt en Égypte. Elle passa six semaines au Caire, accueillie dans une famille de la classe moyenne où chacun était une sorte de personnage. Elle s'intéressa à ces gens, à leurs histoires et à leur ville dont le capharnaüm lui rappelait celui de son Bronx natal. De retour à New York, Gornick examina ce qu'elle avait écrit, et c'est alors qu'elle comprit ce qu'elle ferait de ces observations : « C'est le livre qui m'a révélée à moi-même. Qui m'a montré ce que j'étais capable de faire et que je finirais par faire, et qui serait de m'utiliser moi-même pour faire voir le monde. »

Bien des gens croient qu'il est plus facile de pratiquer l'écriture autobiographique que la fiction. Mais ils se trompent, il suffit de lire les propos de Gornick à ce sujet pour le constater. Parlant de la création de *La femme à part*, elle explique : « Ça n'a pas été facile de trouver une façon de l'agencer. Et de faire en sorte que toutes les parties soient en résonance les unes avec les autres. Quand on écrit un roman, on a toute une galerie de personnages pour dramatiser l'action. Quand on écrit de la non-fiction on n'a que soi-même. Donc je me suis tournée vers mon amitié avec Leonard pour me donner la composante dramatique dont j'avais besoin, pour complexifier ce que je voyais dans la rue. Voilà comment ce livre a pris forme. » Pour notre plus grand bonheur. ■